

## Discours du Saint Père François aux membres de la 36<sup>ème</sup> Congrégation Générale de la Compagnie de Jésus

Salle de la Congrégation Générale-Curie Généralise de la Compagnie de Jésus. 24 octobre 2016.

Chers frères et amis dans le Seigneur,

Pendant que je priais, je me demandais ce que je devais vous dire. Je me suis souvenu, avec une émotion particulière, des dernières paroles que nous adressa le Bienheureux Paul VI à la fin de notre Congrégation Générale XXXII : « en avant, frères et fils *in Nomine Domini*. Marchons ensemble, libres, obéissants, unis dans l'amour du Christ pour une plus grande gloire de Dieu »<sup>1</sup>.

Saint Jean Paul II et Benoît XVI nous ont aussi encouragés à « **cheminer d'une manière digne** dans la vocation à laquelle nous avons été appelés (Eph 4,1)<sup>2</sup> » et à « **persévérer sur la voie** de cette mission en totale fidélité au charisme de vos origines, dans le contexte ecclésial et social qui caractérise ce début du millénaire. Comme vous l'ont dit plusieurs fois mes prédécesseurs, l'Église a besoin de vous, compte sur vous et continue à s'adresser à vous avec confiance, pour atteindre en particuliers ces régions physiques et spirituelles où d'autres n'arrivent pas ou ont des difficultés à se rendre »<sup>3</sup>.

Cheminer ensemble, libres et obéissants, cheminer en allant aux périphéries où d'autres n'arrivent pas, « sous le regard de Jésus et regardant l'horizon qui est la gloire de Dieu toujours plus grande, Lui qui nous surprend toujours »<sup>4</sup>. Le Jésuite est appelé à « aller –comme dit Ignace- en divers lieux et de vivre en n'importe quelle partie du monde où l'on espère un plus grand service de Dieu et une plus grande aide des âmes » (Const. 304). C'est dire que pour la Compagnie, le monde entier doit être sa maison, disait Nadal<sup>5</sup>.

Ignace écrivait à Borgia sur une critique des Jésuites appelés « angéliques » (Oviedo et Onfroy) parce qu'ils disaient que la Compagnie n'était pas bien instituée et qu'il fallait bien l'instituer en esprit : l'esprit qui les guide -disait Ignace- ignore l'état des choses de la Compagnie qui sont *in fieri*, en dehors du nécessaire (et) du substantiel<sup>6</sup>. J'aime bien cette manière d'Ignace de voir les choses en devenir, en train de se faire, hors du substantiel. Parce qu'elle enlève toutes les paralysies de la Compagnie et la libère de tant de velléités.

La formule de l'Institut est le « nécessaire et substantiel » que nous devons avoir tous les jours devant les yeux, après avoir regardé Dieu notre Seigneur. « La manière d'être de l'Institut qui est **un chemin** vers Lui ». Ainsi en était-il pour les premiers Compagnons, et ils avaient prévu qu'il en soit de même « pour ceux qui nous suivent sur ce **chemin** ». Dès lors, tant la pauvreté que l'obéissance, ou le fait de ne pas être contraints de prier en chœur, ne sont ni des exigences ni des privilèges, mais bien des aides pour la mobilité de la Compagnie afin d'être disponibles « pour avancer dans la voie du Christ Notre Seigneur ». (Const. 582) en ayant –grâce au vœu d'obéissance au Pape- une « plus sûre direction de l'Esprit Saint » (Formule de l'Institut 3). Dans

---

<sup>1</sup> PAUL VI, *Discours à l'occasion de la 32<sup>e</sup> Congrégation Générale de la Compagnie de Jésus*, 3 décembre 1974.

<sup>2</sup> JEAN PAUL II, *Discours aux participants de la 33<sup>e</sup> Congrégation Générale de la Compagnie de Jésus*, 2 septembre 1983.

<sup>3</sup> BENOÎT XVI, *Discours aux participants de la 35<sup>e</sup> Congrégation Générale de la Compagnie de Jésus*, 21 février 2008.

<sup>4</sup> Cf. FRANÇOIS, *Homélie dans l'église du Gesù*, 3 janvier 2014.

<sup>5</sup> MNadal V 364-365.

<sup>6</sup> Cf. IGNACE DE LOYOLA, *Lettre 51, à François de Borgia*, juillet 1549, 17 N.9. Cf. M.A. FIORITO et A. SWINNEN, *La Formule de l'Institut de la Compagnie de Jésus (introduction et version castillane)*, Stromata, juillet-décembre 1977 –n°3/4, 259-260.

la Formula se trouve l'intuition d'Ignace. Sa substantialité est ce qui a permis que les Constitutions insistent sur le fait de tenir toujours compte « des lieux, temps et personnes » et que toutes règles soient une aide –*tantum quantum*– pour les choses concrètes.

Cheminer, pour Ignace, n'est pas une simple déambulation mais cela doit se traduire en quelque chose de qualitatif : c'est tirer profit et progresser, c'est aller de l'avant, c'est faire quelque chose en faveur des autres. Ainsi l'expriment les deux Formulas de l'Institut approuvées par Paul III (1540) et Jules III (1550) lorsqu'elles centrent l'occupation de la Compagnie dans la foi –dans sa défense et sa propagation– et dans la vie et la doctrine des hommes et des femmes. Ignace et les premiers Compagnons utilisent ici le mot *tirer profit* (*ad profectum*<sup>7</sup>, cf. Fil 1,12 y 25) qui donne le critère pratique du discernement propre de notre spiritualité.

*Tirer profit* n'est pas individualiste, il est communautaire : « La fin de cette Compagnie n'est pas seulement de s'employer, avec la grâce divine, au salut et à la perfection de l'âme de ses membres mais, avec cette même grâce, de chercher intensément à aider au salut et à la perfection du prochain » (Ex. Gen 1,2). Si le cœur d'Ignace penchait vers un côté, ce serait vers l'aide aux prochains, à tel point qu'il s'irritait quand on lui disait qu'un membre restait dans la Compagnie « pour ainsi sauver son âme. Ignace ne voulait pas de gens qui soient bons pour eux-mêmes, mais il voulait des gens en qui on trouve surtout des aptitudes pour le service du prochain » (Aicardo I point 10 p.41).

Tirer profit en toute chose. La formule d'Ignace exprime une tension : « pas seulement...mais » ; et dans le contexte de la grâce, ce schéma mental d'unir les tensions –le salut et la perfection personnelle, et le salut et la perfection du prochain– est propre à la Compagnie. L'harmonisation de cette tension et de toutes les autres (contemplation et action, foi et justice, charisme et institution, communauté et mission...) ne se donne pas au moyen des formules abstraites, mais s'obtient bien au fil du temps à travers ce que Favre appelait « notre manière de procéder »<sup>8</sup>. En cheminant et « en progressant » à la suite du Seigneur, la Compagnie harmonise les tensions que contiennent et produisent inévitablement la diversité des personnes qu'elle convoque et les missions qu'elle reçoit.

Tirer profit n'est pas élitiste. Dans la Formula, Ignace décrit les moyens pour atteindre le bien le plus universel ; ce sont les moyens proprement sacerdotaux. Notons que les œuvres de miséricorde sont déjà supposées. La Formula dit « sans que cela ne soit un obstacle » pour la miséricorde !!! Les œuvres de miséricorde –le soin des malades dans les hôpitaux, l'aumône mendiée et partagée, l'enseignement aux plus petits, l'acceptation patiente des difficultés...– constituaient le moyen vital par lequel Ignace et les premiers Compagnons se mobilisaient et existaient, leur pain quotidien : ils veillaient à ce que tout le reste ne soit pas un obstacle !

Tirer profit, enfin, est ce qui « édifie davantage ». Il s'agit du *Magis*, de ce plus, qui conduit Ignace à commencer des processus, à les accompagner et à évaluer leur réelle incidence sur la vie des personnes, que ce soit sur la question de la foi, de la justice ou de la miséricorde et la charité. Le *magis* est le feu, la ferveur dans l'action, qui secoue ceux qui dorment. Nos saints l'ont toujours incarné. On disait de Saint Alberto Hurtado qu'il était « une fléchette pointue qui s'enfonçait dans les chairs endormies de l'Eglise ». Et cela, contre cette tentation que Paul VI appelait « *spiritus vertiginis* », et de Lubac, « la mondanité spirituelle ». Tentation qui n'est pas, en premier lieu morale, mais bien spirituelle et qui nous distrait de l'essentiel : porter du fruit, laisser une trace, avoir une incidence dans l'histoire, spécialement dans la vie des plus petits.

---

<sup>7</sup> « *Ad profectum animarum in vita et doctrina Christiana* » in Monumenta Ignatiana, Constitutiones T.I (MHSI), Roma, 1934, 26 y 376 ; cf. Constitutions de la Compagnie de Jésus annotées de la 34e CG et Normes complémentaires, Rome, ADP,1995,32-33.

<sup>8</sup> Cfr. MF, 50, 69, 111, 114 etc.

« La Compagnie, c'est la ferveur » disait Nadal<sup>9</sup>. Pour raviver la ferveur dans la mission pour que les personnes portent du fruit dans leur vie et dans leur doctrine, je désire concrétiser ces réflexions en **trois points** qui, compte tenu des lieux où la Compagnie doit être en mission, profitent à notre manière de procéder. Avec joie, avec la Croix et avec l'Eglise notre Mère, vous devez chercher à faire un pas en avant en écartant les obstacles que l'ennemi de la nature humaine dresse contre nous quand nous avançons dans le service de Dieu, en progressant du bien au mieux.

## **1.- Demander instamment la consolation**

On peut toujours faire un pas en avant dans la demande insistante de la consolation. Dans les deux Exhortations Apostoliques et dans *Laudato Si*, j'ai voulu insister sur la joie. Dans les Exercices, Ignace nous fait contempler « le ministère de consoler » les amis comme étant le propre du Christ Ressuscité (E.S. 224). C'est le ministère propre de la Compagnie, de consoler le peuple fidèle et d'aider avec discernement à ce que l'ennemi de la nature humaine ne nous vole pas la joie : la joie d'évangéliser, la joie de la famille, la joie de l'Eglise, la joie de la création... Qu'il ne nous la vole pas, ni par le désespoir devant l'amplitude des maux du monde et des malentendus entre ceux qui veulent faire du bien, ni ne nous la remplace par des fausses joies à portée de main dans n'importe quelle entreprise humaine.

Ce « service de la joie et de la consolation spirituelle » s'enracine dans la prière. Il consiste à nous encourager et à encourager tous à « demander instamment la consolation à Dieu ». Ignace le formule de manière négative dans la 6<sup>ème</sup> Règle de la Première Semaine quand il dit qu'« il est très profitable de se changer vigoureusement soi-même face à cette désolation » (E.S. 321). Tirer profit en pensant « au peu dont il est capable dans le temps de la désolation » (E.S. 324). Pratiquer et enseigner cette prière de demande et de supplication pour la consolation constitue le principal service qu'on rend à la joie. Si quelqu'un ne se croit pas digne (chose très commune dans la pratique), au moins qu'il insiste dans la demande de cette consolation par amour du message, puisque la joie est constitutive du message évangélique, et qu'il la demande aussi par amour pour les autres, pour sa famille et pour le monde. Une bonne nouvelle ne peut pas être donnée avec un visage triste. La joie n'est pas un plus décoratif, c'est un indice clair de la grâce : elle indique que l'amour est actif, opérant, présent. C'est pourquoi la chercher ne peut pas se confondre avec la recherche « d'un effet spécial », que notre époque sait produire en vue de consommer ; mais on la cherche dans son critère existentiel qui est la « durabilité » : Ignace ouvre les yeux et s'éveille au discernement des esprits lorsqu'il découvre cette différence de valeur entre les joies durables et les joies passagères (Récit 8). C'est le temps qui lui donnera la clé pour reconnaître l'action de l'Esprit.

Dans les Exercices, le « progrès » dans la vie spirituelle se donne dans la consolation : il s'agit d'« aller du bien au mieux » et de « tout accroissement d'espérance, de foi et de charité, et de toute allégresse intérieure » (E.S. 316). Ce service de la joie est ce qui a conduit les premiers compagnons à décider de ne pas se séparer mais d'instituer la Compagnie. Ils échangeaient et partageaient spontanément ce compagnonnage dont la caractéristique était la joie qu'ils avaient de prier ensemble, de sortir pour être en mission ensemble et se réunir à nouveau, à l'imitation de la vie du Seigneur avec ses apôtres. Cette joie de l'annonce explicite de l'Evangile –à travers la prédication de la foi et la pratique de la justice et de la miséricorde- est ce qui portait la Compagnie à aller dans toutes les périphéries. Le jésuite est un serviteur de la joie de l'Evangile aussi bien lorsqu'il travaille comme un artisan, en conversant et en donnant individuellement les exercices spirituels, aidant la personne à trouver ce « lieu intérieur d'où lui vient la force de l'Esprit qui le guide, le libère et le renouvelle »<sup>10</sup>, que lorsqu'il agit structurellement en organisant les œuvres de formation, de miséricorde, de réflexion, qui sont une expansion

---

<sup>9</sup> Cfr. MNad V, 310

<sup>10</sup> Pierre Favre, *Mémorial*, Paris, Desclée, 1959 ; cf. Introduction de M. De Certeau, p. 74.

institutionnelle de ce point d'inflexion où se trouve l'effacement de la volonté propre et l'entrée en action de l'Esprit. Michel de Certeau le disait bien : les Exercices sont « la méthode apostolique par excellence », puisque qu'ils rendent possible le « retour au cœur, début d'une docilité à l'Esprit qui réveille et pousse l'exercitant à une fidélité personnelle à Dieu »<sup>11</sup>.

## **2.- Nous laisser émouvoir par le Seigneur mis en Croix**

On peut toujours faire un pas en avant en nous laissant émouvoir par le Seigneur mis en Croix, par Lui en personne, et par Lui présent en plusieurs de nos frères qui souffrent – la très grande majorité de l'humanité ! - Le Père Arrupe disait que là où il y a de la douleur, là se trouve la Compagnie.

Le Jubilé de la Miséricorde est un temps opportun pour réfléchir sur les services de la miséricorde. Je l'ai dit au pluriel parce que la miséricorde n'est pas un mot abstrait mais un style de vie qui privilégie les gestes concrets plus que la parole. Ces gestes touchent la chair du prochain et s'institutionnalisent dans les œuvres de miséricorde. Pour nous autres qui faisons les Exercices, c'est la grâce à travers laquelle Jésus nous demande de ressembler au Père (cf. Lc 6, 36). Elle commence avec ce colloque de miséricorde qui est l'expansion du colloque avec le Seigneur mis en Croix pour mes péchés. Tout le deuxième exercice est un colloque plein des sentiments de honte, de confusion, de douleur et de larmes de reconnaissance en voyant qui je suis – en me diminuant - et qui est Dieu – en louant sa grandeur -, « qui m'a donné la vie jusqu'à présent », qui est Jésus cloué en Croix pour moi (E.S. 61 et antérieurs). La façon dont Ignace vit et formule son expérience de la miséricorde est d'un grand profit personnel et apostolique et exige une expérience aigüe et soutenue de discernement. Notre père disait à Borgia : « Moi, je suis persuadé qu'à tout moment je ne suis qu'empêchement ; de ceci je ressens une grande joie spirituelle dans notre Seigneur, parce que je ne peux m'attribuer à moi-même aucune chose qui semble bonne »<sup>12</sup>. Ignace vit donc de la pure miséricorde de Dieu jusqu'aux choses les plus petites de sa vie et de sa personne. Il sentait que plus il mettait de l'empêchement, plus le Seigneur le traitait avec bonté : « Si grande était la miséricorde du Seigneur et grandes étaient la suavité et la douceur de sa grâce pour lui. Plus il voulait être puni, plus Dieu était magnanime, et avec une plus grande abondance, Dieu répandait sur lui les trésors de sa libéralité infinie. Là où il croyait ne pas mériter être un homme dans ce monde, il expérimentait ces deux choses ensemble en lui : la première est d'offenser Dieu, et l'autre, de recevoir autant de grâces de la main de Dieu »<sup>13</sup>.

En formulant son expérience de la miséricorde par ces comparaisons – plus il sentait avoir offensé le Seigneur, plus le Seigneur lui donnait sa grâce - Ignace libère la force vivifiante de la miséricorde que tant de fois nous diluons avec des formulations abstraites et des conditions légalistes. Le Seigneur qui nous regarde avec miséricorde et nous choisit, nous envoie pour faire parvenir avec toute son efficacité cette même miséricorde aux plus pauvres, aux pécheurs, aux marginalisés et crucifiés du monde actuel qui souffrent de l'injustice et de la violence. Seulement si nous expérimentons cette force soignante dans le vif de nos propres plaies, en tant que personnes et comme corps, alors nous perdrons la peur de nous laisser émouvoir par l'immensité de la souffrance de nos frères et nous nous lancerons à marcher patiemment avec eux, apprenant d'eux la meilleure manière de les aider et de les servir (cf. 32<sup>ème</sup> CG d. 4, n°50).

## **3.- Faire le bien du bon esprit, sentir avec l'Eglise.**

On peut toujours faire un pas en avant en faisant le bien dans le bon esprit, en sentant avec l'Eglise, comme dit Ignace. Le propre de la Compagnie est aussi de proposer le service de discernement sur la façon dont nous agissons. Favre le formulait en demandant la grâce que

---

<sup>11</sup> Ibid. 76.

<sup>12</sup> Cf. Ignace de Loyola, Lettre 26 à François de Borgia, fin de 1545.

<sup>13</sup> Cf. P. Ribadeneira, Vita di S. Ignazio di Loiola, Roma, La Civiltà Cattolica, 1863, 336.

« tout le bien que je pourrais accomplir, penser ou organiser, se fît par le bon esprit et non par le mauvais »<sup>14</sup>. Cette grâce de discerner, qu'il ne suffit pas de penser, faire ou organiser le bien, mais de le faire selon un bon esprit, est ce qui nous enracine dans l'Eglise, où l'Esprit agit et répartit sa diversité des charismes pour le bien commun. Favre disait qu'en beaucoup de choses, ceux qui voulaient réformer l'Eglise avaient raison, mais que Dieu ne voulait pas la corriger à leurs manières.

C'est le propre de la Compagnie d'agir en sentant avec l'Eglise. Agir ainsi sans perdre la paix et avec joie, étant donné les péchés que nous voyons en nous-mêmes en tant que personnes, comme aussi dans les structures que nous avons créées, cela implique de porter la Croix, d'expérimenter la pauvreté et les humiliations ; c'est dans ce cadre qu'Ignace nous encourage à choisir entre les accepter patiemment ou les désirer<sup>15</sup>. Là où la contradiction était plus évidente, Ignace donnait l'exemple de se recueillir, avant de parler ou d'agir, afin d'œuvrer selon le bon esprit. Ne lisons pas les règles pour sentir avec l'Eglise comme des instructions précises sur des points controversés (certaines pourraient paraître hors de notre temps) mais comme des exemples par lesquels Ignace invitait en son temps à « agir contre » l'esprit anti-ecclésial, en s'inclinant totalement et complètement du côté de notre Mère, l'Eglise ; non pas pour justifier une position discutable mais pour ouvrir l'espace où l'Esprit agira en son temps.

Le service du bon esprit et du discernement fait de nous des hommes d'Eglise –pas des *cléricalistes*, mais des ecclésiaux-, des hommes « pour les autres », sans biens propres qui nous isolent, mais qu'ils soient mis au service et pour la communion de tous.

Nous ne cheminons ni seuls ni aisément ; nous marchons avec « un cœur qui ne cherche pas refuge, un cœur qui ne se ferme pas sur soi-même, mais qui bat au rythme d'une marche qui s'entreprenant avec tout le peuple fidèle de Dieu »<sup>16</sup>. Nous marchons en nous faisant tout en tous afin d'en aider certains.

C'est ce dépouillement qui fait que la Compagnie ait et puisse toujours avoir davantage le visage, l'accent et la manière de tous les peuples, de chaque culture, en se mettant en tous, dans le propre cœur de chaque peuple, afin d'y faire Eglise avec chacun, en inculturant l'Evangile et en évangélisant chaque culture.

Nous demandons à Notre Dame de la Route, dans un colloque filial ou comme un serviteur à sa Maîtresse, afin qu'elle intercède pour nous auprès du « Père de toutes miséricordes et de Dieu de toute consolation » (2 Co 1, 3), pour qu'Il nous mette toujours à nouveau avec son Fils, avec Jésus, qui porte la croix du monde et nous invite à la porter avec Lui. Confions à Notre Dame « notre manière de procéder », pour qu'elle soit ecclésiale, inculturée, pauvre, serviable, libre de toute ambition mondaine. Demandons à notre Mère qu'elle guide et accompagne chaque jésuite ensemble avec la partie du peuple fidèle de Dieu à laquelle il a été envoyé, **sur ces chemins de la consolation, de la compassion et du discernement.**

---

<sup>14</sup> Pierre Favre, *Mémorial*, cité, n°51.

<sup>15</sup> Cf. Ignace de Loyola, *Directoire Autographe*, 23.

<sup>16</sup> FRANÇOIS, Homélie dans l'Eglise du Gesù, 3 janvier 2014.